Une course de montagne (récit d'un écolier), un article de la FAVJ du 21 juillet 1921 signé Pierre B., soit Pierre Baud, futur professeur au Collège Industriel du Chenit.

Une course de montagne.

(Récit d'un écolier)

Partis de Weinfelden, le 8 juin, par un temps merveilleux, nous avons voyagé jusqu'à Zurich avec une classe de jeunes filles qui allaient sur le Righi et deux autres classes de garçons qui se rendaient l'une au Pilate, l'autre au Titlis. Notre but était l'Uri-Rothstock.

De Zoug, nous sommes traînés par un train de marchandises jusqu'à Arth-Goldau; nous avons ici le loisir d'admirer le Rigi, imposant, majestueux au-dessus des eaux bleues du lac de Zoug. De Arth à Fluelen, nous sommes dans l'express Zurich-Milan; c'est à peine si nous pouvons contempler le berceau de la Confédération tant la vitesse est grande et les tunnels nombreux.

De Flüelen à Isleten, modeste village sur la rive gauche, nous traversons en bateau à moteur. Le vent fraîchit; notre petit vapeur danse à donner le mal de mer.

Le coup d'œil que l'on a du milieu du lac d'Uri est merveilleux; c'est d'ailleurs la partie la plus belle, la plus sauvage du lac des Quatre-Cantons. Pour nous, écoliers, est enfin réalisé le rêve de tous ceux qui aimeraient tant voir une fois la Suisse centrale que nous ne connaissions que par nos cartes et un manuel plus ou moins ressemblants.

Les montagnes s'élèvent à pic jusqu'à 2000 m. et plus au-dessus d'un lac dont les eaux d'un bleu intense, un bleu nulle autre part entrevu, tranchent avec le vert des pâturages perchés là-haut, bien-haut, touchant à l'azur du ciel. Fortement im-pressionnés, nous pensons au vers que nous avons chanté, souvent sans le comprendre: « Quand on gravit l'étroit sentier qui mène jusqu'aux cimes... »

De Isleten à Isenthal (voir la carte), il y a une heure et demie de marche. C'est déjà l'Alpe, bien que le village ne soit qu'à 750 m., moins haut que Bière. Devant nous se dresse, immense, menaçant, entouré de glaciers, l'Uri-Rothstock. De ce côté, il n'est pas accessible pour des écoliers; nous devons faire un circuit de huit heures pour y arriver.

Le long d'un torrent mugissant, nous remontons l'étroite vallée sur une route semblable à celle qui va à nos Quatre-Puits; cette route est par contre encadrée de hauts sommets; par moments, nous pourrions croire être dans le voisinage de la source de l'Orbe.

Nous avons perdu de vue notre géant, nous ne le reverrons qu'à la grimpée finale. Il est seize heures; nous attaquons une pente au sommet de laquelle Biwaldalp est perché; c'est une montée de deux heures assez semblable à celle qui va de la fontaine du Mont-Tendre au Sorcier. Nous sommes en pleine région alpine; sur les pentes caillouteuses poussent de charmantes dryades, gentianes acaules, renoncules des glaciers, primevères auriculaires et quantité de plantes qui ravissent les yeux des jeunes botanistes.

Cette grimpée est un des plus beaux moments de la course. Parmi les premiers de la bande, je me sens libre; je suis saisi par la grandeur de l'Alpe qui se révèle dans son éternelle majesté; c'est aussi la sensation de monter, l'élan vers un but que l'on ne voit pas, que l'on devine, là-haut, bien haut, dans un azur sans bornes.

A six heures, nous arrivons à Biwald. Nous voici déjà plus haut que le Mont-Tendre; nous trouvons là deux chalets des plus primitifs dont l'un est aménagé pour la couche des touristes: en bas, onze cadres avec une double «panosse» comme matelas; en haut, du foin.

Aussitôt, ceux qui se promettent une nuit joyeuse et bruyante se choisissent une place dans le foin; ce fenil ne me dit rien qui vaille; la grange de Travers (1) serait un hôtel en comparaison! En bas, les lits sont durs, mais adieu la poussière et le vacarme: réservé aux «rangés» de la bande et aux deux Prof.

Ayant pris nos quartiers de nuit, devant le chalet, sur quelques bancs branlants, nous admirons le spectacle: devant nous s'étend une chaîne grandiose, anonyme peut-être, dont les pics se perdent dans le brouillard; à nos pieds, tout en bas, mugit le torrent. Derrière nous, la pente s'élève et s'arrête net au pied d'un rempart formidable dont le couronnement nous domine de plus de mille mètres. Notre cahute est comme perdue dans cette immensité; il nous semble vivre l'histoire d'Heidi, alors que le «Vieux de la montagne» jette un regard sur la profonde Vallée.

En attendant le lait qui monte de la vallée, avec deux ou trois camarades, nous grimpons vers ces rochers qui nous attirent. Malgré la raideur de la pente, nous nous sentons d'une légèreté étonnante. Après une montée de vingt minutes, les grands rochers sont toujours à la

(1) Course du Collège du Chenit (Souvenirs).

même distance ; dans la haute montagne, les distances trompent facilement. Laissant les autres continuer, je m'arrête sur une roche ; notre chalet est tout repetissé ; nous sommes bien en face de l'immensité.

Sur cette roche, dans le silence, sans le vouloir, je chante : « O mein Heimatland ! » Pas artiste du tout, je suis étonné de la portée lointaine de la voix. Mes camarades d'en bas m'ont dit plus tard avoir cru cette voix descendre des sommets.

Oui, ces quelques heures à Biwald ont été les plus belles du voyage. C'était le premier contact avec l'Alpe, la fraîche et saisissante impression de sa beauté. A nos pieds, l'Axenberg que nous admirions tantôt n'est qu'un affreux monticule.

A dix heures, nous sommes « encadrés », avec comme éclairage, une bougie tremblottante. Etendu sur ma panosse, par la petite fenêtre ouverte, je vois un grand sommet, grande ombre dans la nuit. De temps à autre, quelques éclairs illuminent le ciel ; la montagne se dresse plus noire encore et plus haute. Le calme est absolu ; je me sens dans une sécurité entière, entouré de gardiens puissants, inviolables...

A une heure et demie du matin, le guide vient nous réveiller. Dehors tout est noir ; nous entrevoyons cependant les pics géants qui nous dominent.

Pressés autour du foyer où brûle un feu clair, nous buvons un bol de lait. L'aspect primitif et rude de cet intérieur fait plus plaisir que l'installation le plus moderne : jamais lait ne m'a semblé meilleur.

Eclairée par quelques falots, la colonne se forme, guide en tête, et se met en marche à deux heures ; nous en avons quatre en perspective et le jour n'apparaît qu'à trois heures et demie.

Après avoir passé le long des pentes glissantes, après avoir biaisé quelques coulées de neige, nous arrivons au plateau supérieur au moment où le jour se lève : pas trace de soleil car un morose brouillard s'obstine à envelopper les sommets. Notre itinéraire a tous les imprévus possibles : tantôt nous gravissons une morraine, tantôt nous escaladons des éblouis ce qui est le plus pénible, tantôt nous coupons des champs de neige. A notre droite s'étend un glacier dont les crevasses bleuâtres courent sur la surface glacée semblables à des ruisseaux.

Enfin, à six heures, voici le sommet, élévation toute en éboulis et en pierres croulantes ; nous avons toutes les peines du monde à nous y agripper : avec des cris de triomphe nous foulons le sommet conquis (2932 m.)

A une immense profondeur, nous apercevons le lac des Quatre-Cantons à la nappe azurée. L'horizon est semé de pics grandioses; leurs formes tourmentées et leurs flancs désolés donnent à ces régions un caractère sombre et inhospitalier : c'est le royaume de la désolation et de la mort.

Nous, pauvres fourmis dans cette immensité, cherchons à nous abriter bientôt contre la morsure du vent qui s'est rué sur notre sommet, amenant après lui une muraille blanche...

Maintenant, le brouillard a tout enveloppé. La vue ne va pas à 20 m. dans cette opacité. La montagne devient hargneuse : il faut redescendre...

En trois fois moins de temps qu'à la montée nous dévalons les éboulis et les talus de neige. A sept heures, nous nous groupons, par 2300 m. d'altitude, pour une photographie, puis la descente reprend de plus belle. Cela nous paraît drôle d'avoir déjà fait six heures de marche alors que les gens d'en bas se lèvent à peine.

Mais voilà qu'un brouillard plus épais nous fond dessus. Ainsi que le fossoyeur du cimetière Vaugirard, dans les Misérables, je m'écrie: « Ah Jésus, mon Dieu, bancroche, à bas la lune ! »...

Une pluie diluvienne nous cingle le visage, nous transperce, nous chasse, pauvres humains le long des sentiers devenus bourbiers, nous transperce jusqu'aux os. Ma mante est traversée en un instant ; un agréable gazouillement remplit nos souliers ! Il ne nous reste qu'un espoir Bivald, que l'on aperçoit vaguement dans le fond.

Mais hélas ! à peine nous sommes-nous précipités dans le chalet sauveur, à peine ai-je enlevé et tordu mes bas, rempli mes souliers de foin que le professeur arrive : « Pas une minute à perdre si nous voulons reprendre le bateau à midi et demi. »

Ah ! mes amis, quelle sensation atroce que celle d'enfiler des habits mouillés avec la perspective de courir pendant sept demi-heures sous une pluie battante. Nous nous rhabillons cependant, passivement, dans une résignation sans espérance. En avant, marche ! Hardi dans les buissons mouillés ; on ne ramasse pas ceux qui s'étalent dans les flaques ; à la guerre comme à la guerre !

C'est ainsi que nous faisons d'une traite le

trajet de Bivald à Isleten. Seul l'instinct de la conservation nous a poussés en avant sans que nous cherchions à nous rendre compte de ce qui nous entourait.

A Isleten, la pluie cesse. Avec un réel soulagement nous retirons nos bas et faisons « la lessive » au bord du lac. Et mon sac : j'appréhende de jeter un coup d'œil dans ses humides profondeurs; mes craintes, en effet, ne sont que trop justifiées. Voyez plutôt !

C'est une horrible promiscuité. Le peigne et la brosse à dents voisinent avec le pain et des morceaux de sucre plutôt noirs que blancs; le saucisson trône sur la lavette; la brosse à cheveux est pleine de chocolat. Rien d'étonnant après une course si échevelée. Une fois un peu d'ordre remis dans ce chaos, nous embarquons pour Flüelen, où nous faisons honneur à un excellent dîner à l'Hôtel Gasser; au dessert figuraient des tranches de moka et des fruits confits à la liqueur. Point mal du tout, n'est-ce pas ?

A trois heures, embarquement pour Lucerne. Nous nous réjouissions beaucoup de faire ce trajet, mais le temps est maussade, les pauvres « naufragés » de la montagne ont de la peine à se réchauffer; on nous photographie...

Arrivés à Lucerne à six heures, nous avons à peine le temps de jeter un coup d'œil sur cette ville, puis départ pour Zurich et la maison.

Dans le train, les loustics de la bande se font une joie, par des incursions soudaines, de faire des peurs affreuses à un vieux maître d'école qui conduit un pensionnat de « Bachfische ». Ces demoiselles cependant ne demanderaient pas mieux que de diminuer la distance qui les sépare des assaillants.

Mais le gardien de la vertu, en la personne de notre professeur, intervient et ordonne de fermer toutes les portières : il trouve que les gestes qu'on y fait et qu'on y lance deviennent trop dangereux .. A dix heures et demie, le port est atteint.

Pierre B.

Weinfelden, le 13 juin 1921.